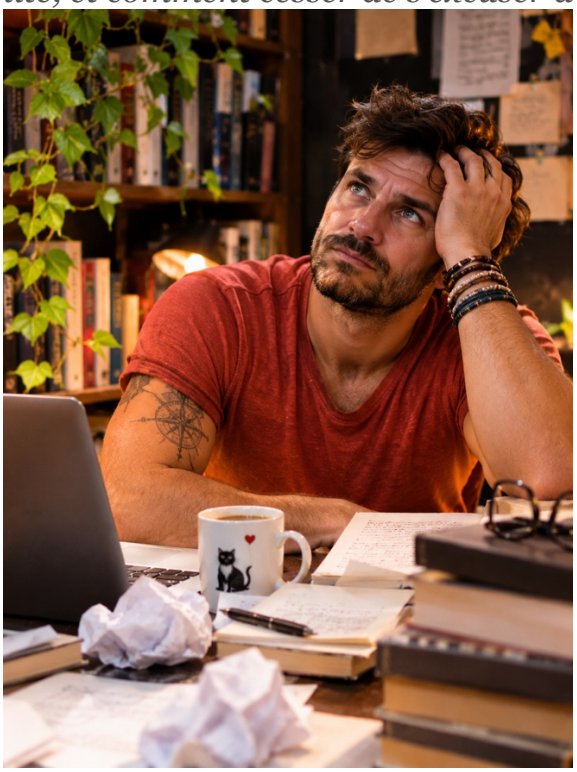
Le syndrome de l'imposteur chez les auteurs auto-publiés

Pourquoi tant d'auteurs indépendants (mais pas que) doutent de leur légitimité, et comment cesser de s'excuser d'écrire



Une légitimité en quête de reconnaissance

Il y a une scène que je connais par cœur, parce que je l'ai vécue des dizaines de fois et que je la vois se rejouer chez presque tous les auteurs indépendants que je croise. Quelqu'un, à un repas de famille ou dans une file d'attente, vous demande ce que vous faites. Vous hésitez une demi-seconde. Puis vous répondez quelque chose comme « j'écris un peu », ou « j'ai sorti un livre, mais bon, c'est de l'auto-édition ». Ce « mais bon » dit tout. Il est là pour désamorcer d'avance un jugement que personne n'a encore prononcé, sauf vous.

Les auteurs auto-publiés sont nombreux à porter ce poids, souvent sans savoir le nommer. On l'appelle le syndrome de l'imposteur, et il s'attaque précisément à ce qui fait un écrivain : la confiance dans sa propre voix, la conviction que l'histoire qu'on raconte mérite d'être lue, le sentiment d'avoir sa place parmi ceux qui publient. Beaucoup d'indépendants s'estiment moins légitimes que les auteurs édités en maison, et l'on comprend pourquoi. La plupart ont reçu des lettres de refus, parfois une, parfois vingt, parfois aucune réponse du tout, ce qui est presque pire. Ils sont arrivés à l'auto-édition par résignation pour certains, par nécessité pour d'autres, rarement par un choix serein et assumé dès le départ.

Pourtant, l'auto-édition n'a rien d'une voie de garage. Pour un nombre croissant d'auteurs, elle a été un véritable tremplin, et pour quelques-uns un conte de fées qu'aucun éditeur n'aurait osé leur promettre. Mais ce chemin reste regardé de travers par une partie du milieu littéraire, et ce regard, à force d'être intériorisé, finit par nourrir un complexe d'infériorité tenace. Un complexe qui ne se contente pas de gâcher le plaisir d'écrire : il freine des carrières, fait taire des voix et pousse des gens talentueux à abandonner.

Comprendre le syndrome de l'imposteur

Avant de regarder de près ce qu'il fait aux auteurs indépendants, il faut savoir de quoi l'on parle, parce que le terme est employé à tort et à travers.

Le phénomène a été décrit pour la première fois en 1978 par deux psychologues américaines, Pauline Rose Clance et Suzanne Imes. En travaillant auprès de femmes brillantes, diplômées, reconnues dans leur domaine, elles ont constaté que beaucoup d'entre elles restaient persuadées de ne pas mériter leur réussite. Elles attribuaient leurs résultats à la chance, à une erreur d'évaluation, à leur capacité à faire illusion. Clance et Imes ont parlé de « phénomène de l'imposteur », et ce détail a son importance : il ne s'agit pas d'une maladie au sens médical, ni d'un diagnostic que l'on trouverait dans les manuels de psychiatrie. C'est un schéma de pensée, une manière de lire sa propre vie, qui peut toucher n'importe qui et qui, bonne nouvelle, se travaille.

Dans son ouvrage consacré aux pervers narcissiques et aux manipulateurs, Didier Berger en donne une définition qui a le mérite de la clarté :

> *« Les personnes atteintes du syndrome de l'imposteur, aussi appelé syndrome de l'autodidacte, expriment un doute maladif qui consiste à nier la propriété de tout accomplissement personnel. Elles rejettent plus ou moins systématiquement le mérite de leur travail et attribuent leur succès à des facteurs extérieurs (la chance, des circonstances particulières, des relations…). »*

Ce qui frappe, quand on observe les gens qui en souffrent, c'est qu'ils sont rarement paresseux ou négligents. Ce sont au contraire des bosseurs, souvent des perfectionnistes, des personnes qui relisent dix fois un chapitre et qui ne sont jamais tout à fait satisfaites. Elles vivent avec la certitude sourde qu'un jour quelqu'un finira par les « démasquer », et que leur réussite, si modeste soit-elle, repose sur un malentendu qui ne tardera pas à être dissipé.

L'expression « syndrome de l'autodidacte » est d'ailleurs éclairante pour notre sujet. L'autodidacte n'a pas de diplôme à brandir, pas de tampon officiel qui atteste de sa compétence. Il a appris seul, et il lui manque ce papier qui dirait aux autres, et surtout à lui-même, qu'il a le droit d'être là. L'auteur auto-publié est exactement dans cette situation. Sa reconnaissance n'a été validée par aucune autorité extérieure : pas de maison prestigieuse, pas de prix littéraire, pas de critique dans un grand quotidien. À force de voir

son travail ignoré, moqué ou regardé avec condescendance, il finit par adopter la phrase que d'autres ont pensée à sa place : « Je ne suis pas un vrai écrivain. »

Pourquoi les auteurs auto-édités y sont si exposés

Le statut même d'auteur indépendant crée un décalage entre le travail fourni et la reconnaissance obtenue. Ce décalage est le terreau idéal du doute, et il se nourrit de plusieurs sources qui se renforcent les unes les autres.

L'absence de validation extérieure

Un auteur publié en maison d'édition a reçu, à un moment donné, un signal clair : quelqu'un dont c'est le métier a lu son manuscrit, l'a choisi parmi des centaines ou des milliers d'autres, et a décidé d'investir de l'argent sur lui. Ce signal ne garantit rien sur la qualité réelle du livre, l'histoire de l'édition regorge de choix discutables, mais il rassure. Il offre une béquille psychologique sur laquelle on peut s'appuyer les jours de doute.

L'auteur indépendant, lui, n'a pas cette béquille. Il est à la fois l'écrivain, le premier lecteur, le directeur littéraire et parfois le correcteur. C'est lui qui décide quand le texte est prêt, lui qui appuie sur le bouton « publier ». Et cette décision, il la porte seul. Quand on est à la fois juge et partie, il est très difficile de croire à son propre verdict.

Le poids du regard des autres

Beaucoup d'auteurs auto-édités n'osent pas se présenter comme écrivains. Ils ont peur qu'on leur rie au nez, ou plus simplement qu'on leur pose la question qui tue : « Ah, et c'est chez quel éditeur ? » Pendant des années, l'auto-édition a été regardée de haut par les grandes maisons, par une partie de la presse et même par certains libraires. Ce mépris a installé l'idée tenace que seuls les auteurs passés par le circuit traditionnel méritent le titre.

Le plus pernicieux, c'est que ce regard n'a même plus besoin d'être exprimé pour faire des dégâts. Il suffit qu'on l'imagine. L'auteur indépendant anticipe le jugement, se justifie avant qu'on lui demande quoi que ce soit, minimise ce qu'il fait pour ne pas avoir l'air de se prendre au sérieux. Il devient son propre censeur.

La blessure des refus

Être recalé par plusieurs éditeurs laisse des traces. Une lettre type, souvent la même pour tout le monde, qui explique que le manuscrit « ne correspond pas à notre ligne éditoriale » : on la relit en cherchant entre les lignes un verdict sur son talent, alors qu'elle n'en contient aucun. Certains finissent par se convaincre que leur livre ne vaut rien, puisque personne n'en a voulu.

C'est oublier un peu vite que le refus éditorial est une décision commerciale autant que littéraire, prise par des gens pressés, qui croulent sous les envois et qui se trompent régulièrement. Marcel Proust a vu « Du côté de chez Swann » refusé par plusieurs maisons,

dont la NRF où André Gide l'avait à peine feuilleté. Il a fini par le publier à compte d'auteur chez Grasset, en 1913, autrement dit en payant lui-même l'impression. Gide reconnaîtra plus tard que ce refus était l'une des plus lourdes erreurs de sa vie. Le premier tome de Harry Potter a essuyé une douzaine de refus avant qu'une petite maison accepte de tenter le coup. Ces histoires sont connues, presque rebattues, mais il faut les rappeler, parce qu'elles disent une chose essentielle : un refus mesure l'humeur d'un marché à un instant donné, pas la valeur d'un texte.

Les préjugés sur la qualité

L'auto-édition a longtemps traîné une réputation de déversoir à manuscrits médiocres, et il serait malhonnête de prétendre que cette réputation est sortie de nulle part. Comme tout espace sans filtre, elle accueille le meilleur comme le moins abouti. Mais ce constat vaut aussi pour l'édition traditionnelle, qui publie chaque année son lot de livres oubliables. La différence, c'est qu'on juge un livre édité en maison sur ce qu'il est, et un livre auto-édité sur ce qu'on suppose de sa catégorie.

Résultat, les auteurs indépendants doivent en faire deux fois plus pour obtenir la moitié du crédit. Couverture irréprochable, correction professionnelle, mise en page soignée : le moindre défaut sera mis sur le compte de l'auto-édition, là où il serait passé inaperçu ailleurs. Cette exigence permanente use, et elle alimente directement le sentiment de ne jamais être à la hauteur.

Les campagnes de harcèlement

Il faut aussi parler de ce dont on parle peu, parce que c'est désagréable et que ça fait mal. Il existe de véritables traques organisées contre certains auteurs et autrices auto-édités. Ce n'est pas une exagération ni une manière de se poser en victime. Des groupes de lecteurs et de lectrices, parfois très actifs sur les réseaux, s'en prennent à un auteur, souvent sans avoir lu une seule ligne de ce qu'il écrit, et le noient sous les avis négatifs, les commentaires humiliants, les messages privés.

Nous avons tous des exemples en tête. Nous y avons eu droit, nous aussi. La violence de ces personnes peut être inouïe. Nous avons vu des amies autrices se faire littéralement laminer, et certaines, certains, ont fini par poser le stylo ou le clavier, écœurés par ces comportements. Quand on n'a pas derrière soi le service de presse et le service juridique d'une maison d'édition, on encaisse seul. Et chaque attaque vient confirmer ce que la petite voix murmurait déjà : tu n'as rien à faire ici.

Il faut le dire clairement : une campagne de dénigrement ne dit rien de votre talent. Elle dit quelque chose de ceux qui la mènent. Ce n'est pas une critique littéraire, c'est un phénomène de meute, et il n'a pas sa place dans l'évaluation de votre travail.

Le paradoxe du succès et la peur d'être démasqué

On pourrait croire que le succès règle le problème. Qu'à partir d'un certain nombre d'exemplaires vendus, d'avis enthousiastes ou de lecteurs fidèles, le doute s'éteint de lui-même. C'est l'inverse qui se produit très souvent.

Certains auteurs auto-édités parviennent à se faire un nom, à rassembler une communauté fidèle, à vendre des centaines, puis des milliers d'exemplaires. Ces parcours sont réels et inspirants. Ils prouvent qu'avec de la persévérance, du métier et une stratégie réfléchie, on peut se frayer un chemin dans un marché saturé. Mais même quand les ventes suivent, un ennemi discret reste tapi quelque part. Cette petite voix qui chuchote que ce succès-là n'est pas vraiment mérité.

Elle s'exprime souvent par des phrases toutes faites, que l'on se répète sans même s'en rendre compte, comme des mantras à l'envers. Si mon livre marche, c'est que j'ai eu de la chance. Mes lecteurs sont gentils, ils ne voient pas mes défauts. J'ai bénéficié d'un coup de projecteur, ça ne durera pas. L'algorithme m'a mis en avant par hasard.

Ces pensées sont tellement répandues qu'elles en deviennent presque banales, et c'est justement ce qui les rend dangereuses. Elles transforment une réussite concrète, mesurable, en une illusion fragile, comme si tout pouvait s'écrouler à la première critique ou à la première baisse des ventes.

On prête à Maya Angelou, qui avait pourtant publié une dizaine de livres et reçu à peu près toutes les distinctions possibles, cet aveu qu'à chaque nouveau livre elle se demandait si cette fois-ci, enfin, on allait découvrir qu'elle bluffait depuis le début. Si elle a pu ressentir cela, personne n'est à l'abri. Le succès ne protège pas du syndrome de l'imposteur ; il lui donne simplement davantage de matière à travailler.

Deux réactions opposées : en faire trop, ou pas assez

Ce doute permanent produit généralement deux comportements contraires, que les psychologues ont bien observés et que je retrouve chez énormément d'auteurs.

Le premier, c'est l'excès. Persuadés de ne mériter leur place qu'à condition de travailler deux fois plus que les autres, certains auteurs s'épuisent. Ils corrigent, réécrivent, refont leur couverture pour la troisième fois, multiplient les publications sur les réseaux, relancent les blogueurs, préparent déjà le tome suivant alors que le précédent vient à peine de sortir. Ils ne s'accordent ni pause ni satisfaction. Chaque vente devient une dette qu'il faudrait rembourser par un effort encore plus grand. Ce perfectionnisme peut donner de beaux résultats, c'est vrai, mais il finit presque toujours par user celui qui le pratique. L'auteur confond alors le plaisir de créer avec l'obligation de prouver, et l'écriture, qui était un refuge, devient une épreuve.

Le second comportement, c'est le retrait. D'autres, sans en avoir vraiment conscience, sabotent leurs propres chances. Convaincus qu'ils n'ont pas le droit d'aller plus loin, ils déclinent une invitation à un salon, laissent sans réponse le message d'une librairie

intéressée, repoussent la sortie du livre suivant, évitent de parler de leur travail. Là où d'autres insisteraient, eux se mettent en retrait, persuadés que leur réussite actuelle n'est qu'un accident qui ne se reproduira pas. Cette autocensure est silencieuse, invisible de l'extérieur, mais elle coûte cher. Elle prive parfois des auteurs d'une carrière qui ne demandait qu'à s'épanouir.

Ces deux attitudes, en apparence opposées, ont la même racine. Dans un cas comme dans l'autre, l'auteur ne se sent pas autorisé à occuper simplement sa place, sans avoir à la justifier ni à s'en excuser.

Un phénomène beaucoup plus répandu qu'on ne le croit

Si vous vous reconnaissez dans ces lignes, sachez que vous êtes en très nombreuse compagnie. Une estimation souvent reprise, issue d'une synthèse publiée en 2011 par les chercheurs Jaruwan Sakulku et James Alexander, avance qu'environ sept personnes sur dix connaîtront ce sentiment d'imposture au moins une fois dans leur vie. Les métiers créatifs, où la qualité d'un travail ne se mesure jamais de façon objective, y sont particulièrement propices.

Les auteurs indépendants cumulent en plus une difficulté propre. Dans leur univers, il n'y a pas de jury, pas de comité de lecture, pas de médaille qui viendrait certifier la valeur d'un livre. La reconnaissance repose uniquement sur les lecteurs. Et c'est là que le paradoxe devient cruel : cette reconnaissance-là, pourtant la plus authentique qui soit, est aussi la plus difficile à accepter. Si le public m'aime, est-ce parce que j'ai du talent, ou seulement parce que j'ai compris les codes du marché, choisi le bon genre, la bonne couverture, le bon moment ?

La réponse est plus simple qu'il n'y paraît. Comprendre les codes de son genre, savoir présenter son livre, rencontrer son public au bon moment, ce n'est pas tricher. C'est une compétence, et elle fait partie du métier d'auteur au même titre que la construction d'un personnage ou le rythme d'un dialogue. Le succès, grand ou petit, ne tombe jamais du ciel. Derrière chaque exemplaire vendu, il y a des heures de travail, de la régularité, et une bonne dose de courage. L'admettre, c'est déjà commencer à dompter le syndrome de l'imposteur. Pas en le faisant taire complètement, ce qui est sans doute impossible, mais en refusant de lui confier les clés de la suite.

Pourquoi ce doute n'est pas justifié

Être auto-publié ne fait pas de vous un auteur de seconde catégorie. Ce n'est pas une formule de développement personnel destinée à vous remonter le moral, c'est un constat que l'évolution du paysage éditorial rend chaque année plus évident.

Les mentalités, d'abord, ont profondément changé. Les grandes maisons qui méprisaient autrefois l'auto-édition sont aujourd'hui les premières à y repérer leurs futurs auteurs. En France, Agnès Martin-Lugand a d'abord mis en ligne elle-même « Les gens

heureux lisent et boivent du café » en 2012, avant que Michel Lafon ne le reprenne et qu'il devienne un immense succès, traduit dans de nombreuses langues. Aurélie Valognes a suivi un parcours comparable avec « Mémé dans les orties », d'abord auto-publié puis repris par le même éditeur. Outre-Atlantique, Andy Weir a commencé par publier « Seul sur Mars » chapitre après chapitre sur son site, avant que le livre ne soit édité puis adapté au cinéma. L'auto-édition est devenue, pour les éditeurs eux-mêmes, un vivier de talents qu'ils surveillent de près.

L'histoire de la littérature, ensuite, est pleine d'auteurs qui ont pris en main la publication de leur œuvre. Proust, on l'a vu, a payé l'impression de son premier tome. Walt Whitman a fait imprimer lui-même la première édition de « Feuilles d'herbe », en 1855. Virginia Woolf a publié une grande partie de ses livres à la Hogarth Press, la petite maison qu'elle avait fondée avec son mari, ce qui lui donnait une liberté totale sur ses textes. Aucun de ces noms ne souffre aujourd'hui d'un déficit de légitimité. Personne ne leur demande « c'était chez quel éditeur ? ».

Par ailleurs, des écrivains déjà installés font aujourd'hui le chemin inverse. Ils quittent leur maison pour s'auto-publier, afin de reprendre la main sur leurs droits, sur leurs délais, sur leurs couvertures et sur une part bien plus importante de leurs revenus. Quand des auteurs qui ont connu le circuit traditionnel choisissent volontairement l'indépendance, il devient difficile de soutenir que celle-ci serait réservée à ceux qui n'ont pas eu le choix.

La qualité d'un livre, enfin, ne dépend pas de son mode de publication. Il existe des romans auto-édités qui dépassent largement, par l'originalité de leur propos, la maîtrise de leur narration ou la singularité de leur style, bien des livres sortis en maison. L'inverse est vrai aussi, évidemment. Mais c'est précisément la preuve que le label ne dit rien du contenu. Un lecteur qui referme un livre bouleversé ne se demande pas qui l'a imprimé.

Il faut ajouter un atout que l'on sous-estime souvent : la relation au lecteur. L'auteur indépendant échange directement avec ceux qui le lisent. Il répond à leurs messages, les rencontre en salon, les tient au courant de l'avancement de ses projets, parfois les associe à certains choix. Cette proximité crée des lectorats d'une fidélité remarquable, une véritable communauté, ce que la logique industrielle des grandes maisons ne permet pas toujours. C'est une force considérable, et c'est une force que vous avez construite vous-même.

Se libérer du syndrome de l'imposteur : quelques pistes concrètes

Il n'existe pas de recette miracle, et méfiez-vous de ceux qui vous en promettent une. Mais il existe des habitudes de pensée qui, à force d'être pratiquées, desserrent l'étau. Voici celles qui m'ont aidé, et que j'ai vu aider beaucoup d'autres auteurs.

Assumer son parcours

La première chose à faire est sans doute de cesser de raconter votre histoire comme celle d'un échec. Vous n'avez pas choisi l'auto-édition parce que vous êtes un écrivain raté. Vous l'avez choisie parce qu'elle était, à ce moment-là, la meilleure façon de faire exister votre livre plutôt que de le laisser dormir dans un tiroir. C'est une décision d'adulte, une décision d'auteur qui croit suffisamment en son texte pour le porter lui-même jusqu'aux lecteurs. Il n'y a là rien de honteux. Il y a même, si l'on y réfléchit bien, une forme de cran que beaucoup d'auteurs édités n'ont jamais eu à démontrer.

Concrètement, cela passe par des mots. Supprimez le « mais bon » de vos présentations. Dites « j'ai publié un roman », point. Si l'on vous demande chez quel éditeur, répondez que vous êtes auteur indépendant, sur le même ton que vous diriez que vous êtes infirmier ou menuisier. Le ton que vous employez enseigne aux autres la façon de vous regarder.

Arrêter de se comparer

La comparaison est le carburant préféré du syndrome de l'imposteur. On compare son nombre d'avis à celui d'un autre auteur, ses ventes du mois à celles affichées fièrement sur un réseau social, son rythme de publication à celui de quelqu'un qui sort quatre livres par an. Et l'on oublie que l'on compare toujours ses propres coulisses, avec leurs doutes et leurs ratures, à la vitrine soigneusement arrangée des autres.

Chaque auteur suit sa propre route. Certains réussissent en auto-édition, d'autres en maison, d'autres encore alternent les deux selon leurs projets, ce qu'on appelle parfois l'édition hybride. Aucun de ces chemins n'est supérieur aux autres. La seule comparaison qui ait un sens, c'est celle qui vous oppose à l'auteur que vous étiez il y a un an. Relisez vos premiers textes : le progrès que vous y verrez est la preuve la plus fiable de votre travail.

Faire confiance à ses lecteurs

Quand un lecteur revient vers vous, achète votre deuxième livre, puis votre troisième, vous écrit pour vous dire qu'il a pleuré à tel chapitre ou qu'il attend la suite avec impatience, il ne le fait pas par charité. Personne ne consacre des heures de sa vie à lire un auteur par politesse. S'il revient, c'est qu'il trouve dans vos pages quelque chose qu'il ne trouve pas ailleurs.

Un conseil très simple, que je donne à tous les auteurs qui doutent : gardez une trace de ces retours. Un dossier, un carnet, une capture d'écran rangée quelque part. Les jours où la petite voix parle trop fort, relisez-les. Ce ne sont pas des flatteries, ce sont des preuves. Le syndrome de l'imposteur se nourrit de l'oubli de ce qui va bien ; il recule devant les faits.

Se rappeler que l'écriture est un métier

Aucun livre ne naît parfait, pas même ceux qu'on étudie à l'école. Les manuscrits des grands auteurs sont couverts de ratures, de repentirs, de paragraphes entiers barrés.

L'écriture est un artisanat qui s'apprend, se travaille et s'améliore avec le temps. Le fait que votre premier roman ne soit pas aussi abouti que vous l'auriez voulu ne fait pas de vous un imposteur. Cela fait de vous un auteur qui évolue au mieux, comme tous les autres.

Accepter cela, c'est se donner le droit à l'imperfection, et du même coup le droit au plaisir. Car on oublie souvent qu'on a commencé à écrire parce qu'on aimait raconter des histoires, pas pour passer un examen. Retrouver ce plaisir est peut-être le meilleur antidote qui soit.

Distinguer la critique du jugement sur soi

Une critique négative porte sur un livre, pas sur une personne. C'est facile à écrire, beaucoup plus difficile à vivre, surtout quand on a mis des années de sa vie dans un texte. Mais apprendre à faire cette distinction change tout. Une remarque argumentée sur le rythme d'un chapitre ou la crédibilité d'un personnage est une information utile, qu'on peut prendre ou laisser. Un commentaire méprisant ou une attaque en meute n'est pas une information, c'est du bruit. Vous n'êtes pas obligé de tout lire, ni de tout prendre pour vous.

Oser se dire écrivain

Enfin, et c'est peut-être le plus difficile : osez prononcer le mot. Écrivain. Autrice. Auteur. Romancier. Pas « quelqu'un qui écrit un peu », pas « aspirant écrivain ». Un écrivain, c'est quelqu'un qui écrit. Il n'y a pas de carte professionnelle, pas de concours d'entrée, pas de diplôme. Si vous écrivez, si vous terminez vos textes et que vous les faites lire, vous êtes écrivain. Le reste relève du commentaire.

Conclusion : vous êtes légitimes

Chères autrices, chers auteurs auto-édités, il est temps de le dire franchement et sans détour : vous avez toute votre place dans le paysage littéraire. Vous n'êtes pas des intrus tolérés par politesse, ni des amateurs qui jouent à faire semblant. Vous êtes des créateurs à part entière, des artisans des mots qui ont choisi de tracer leur propre route. Votre travail ne vaut pas moins que celui d'un auteur publié en maison, parce que ce n'est pas un logo sur une tranche qui fait la valeur d'un livre. C'est l'émotion qu'il fait naître, la trace qu'il laisse dans l'esprit et le cœur de ceux qui le lisent.

Que vous soyez lus par deux cents ou par vingt mille personnes, votre voix compte. Chaque lecteur conquis, chaque message reçu, chaque retour sincère est la preuve tangible que votre œuvre vit, qu'elle circule, qu'elle touche quelqu'un. Le succès ne se mesure pas seulement en chiffres, il se mesure aussi en intensité. Un livre peut être un best-seller, il peut aussi être un trésor discret, découvert par une poignée de lecteurs passionnés qui en parlent avec ferveur autour d'eux. Dans les deux cas, il a un sens, il existe, il mérite d'être reconnu.

Ne laissez jamais le doute ou le mépris vous convaincre du contraire. Les grandes maisons d'édition n'ont pas le monopole du talent, et c'est encore plus vrai aujourd'hui qu'hier. L'auto-édition n'est pas un sous-genre dont il faudrait rougir. C'est une voie exigeante, mais c'est une voie libre. Elle demande du courage, de la ténacité et une solide capacité à se relever. Ce courage, vous l'avez déjà prouvé le jour où vous avez franchi la ligne qui sépare le rêve de l'acte, le jour où vous avez décidé que votre livre existerait, avec ou sans la permission de quiconque.

Alors continuez. Continuez à écrire, à publier, à partager vos histoires. Continuez à tisser ce lien unique avec vos lecteurs, parce que c'est là que réside votre véritable force. La petite voix ne disparaîtra peut-être jamais tout à fait. Ce n'est pas grave. Laissez-la parler, mais ne lui laissez plus jamais tenir la plume. Vous êtes légitimes, et chaque livre que vous mettez au monde est une victoire. Ne laissez personne vous retirer cette certitude.

Didier Berger



Passionné des mots, Didier Berger a publié plusieurs romans à Paris et en Suisse. Lauréat de concours de nouvelles, il a également publié de nombreux textes et nouvelles dans des revues littéraires, magazines et journaux de France, de Suisse et du Canada. Citoyen du Monde avant tout, grand voyageur, il a parcouru le globe sac à dos à maintes reprises et côtoyé de nombreux peuples et cultures différents, ce qui lui permet d'avoir un esprit d'ouverture fort apprécié. Grand amoureux de la nature, il préfère les grands espaces aux villes.